

# QUAND LA VASE AURA SOIF

*Raven*



# Quand la vase aura soif

*Par Raven*

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

# Table des matières

Chapitre 1 : Les Veines Sèches	4
Chapitre 2 : L'Étiquette des Cadavres	9
Chapitre 3 : La Terre Qui Déglutit	14
Chapitre 4 : Le Plancher des Murmures	19
Chapitre 5 : L'Aveu au Zénith	24
Chapitre 6 : La Gangrène de la Culpabilité	29
Chapitre 7 : La Nurserie des Ombres	35
Chapitre 8 : L'Heure du Sang Moite	40
Chapitre 9 : Le Tribut de l'Espérance	45
Chapitre 10 : L'Espérance Noyée	49

# Chapitre 1

## Les Veines Sèches

La calotte de plomb blanc qui pesait sur la Louisiane ce jour-là n'avait rien d'une lumière ; c'était un scalpel. Sous cette clarté chirurgicale, la route de terre battue menant à L'Espérance ne soulevait pas de poussière, elle exhalait une vapeur de soufre et de limon recuit. Savannah coupa le contact de la voiture. Le silence qui s'abattit ne fut pas un soulagement, mais une pression, une main moite plaquée sur sa bouche. Elle resta un instant immobile, les doigts crispés sur le volant en cuir brûlant, observant ses propres jointures. Sa peau était si fine, si diaphane, que le réseau de veines bleutées dessous semblait s'agiter, cherchant une issue, fuyant la chaleur qui s'insinuait déjà par les joints des vitres.

Les grilles de la plantation se dressaient devant elle, deux sentinelles de fer forgé dévorées par une rouille écailleuse, semblables à des chicots de métal plantés dans une gencive de terre craquelée. Savannah descendit. La semelle de ses chaussures craqua sur le sol durci. Le sol ne demandait pas de l'eau, il semblait hurler pour en obtenir. Les fissures, larges comme des doigts d'enfant, s'enfonçaient dans l'obscurité de la nappe phréatique épuisée.

Elle avança vers la demeure. L'Espérance n'accueillait plus. Elle s'affaissait. La peinture blanche, autrefois immaculée, se détachait par lambeaux, révélant le bois grisâtre et spongieux en dessous, comme une lèpre lente. Sur le perron, l'air était saturé d'une odeur de lys en décomposition, un parfum sucré, écœurant, qui se mêlait à l'acidité métallique du formol. Les fleurs, disposées dans de grands vases en fonte, n'étaient plus que des têtes pendantes, des cloches d'un blanc sale virant au brun goudronneux sur les bords.

Savannah poussa la porte. Elle ne grinça pas ; elle soupira.

Le hall d'entrée était un puits d'ombre étouffante. La fraîcheur n'y était pas celle d'une climatisation, mais celle d'un caveau qu'on vient d'ouvrir. Une mouche, unique et grasse, butait contre le lustre en cristal avec un bruit de métronome détraqué. \*TOC. TOC. TOC.\* Savannah sentit une goutte de sueur glisser lentement entre ses omoplates, un sillage glacé sur sa peau brûlante. Elle ne cria pas. Elle ne l'avait jamais fait ici. Dans cette maison, on ne criait pas, on s'étouffait poliment avec ses propres secrets.

— Savannah ?

Le son ne venait pas d'une gorge humaine. C'était un sifflement de vapeur s'échappant d'une soupape rouillée. Savannah leva les yeux vers la galerie du premier étage.

Elle monta l'escalier, ses doigts effleurant la rampe poisseuse. Chaque marche semblait gémir sous un poids bien plus lourd que le sien, le poids de toutes les années passées à fuir ce qu'elle s'apprêtait à retrouver. Arrivée devant la porte de la chambre principale, elle marqua un temps d'arrêt. L'odeur de formol devint ici insupportable, une morsure chimique qui lui piqua les yeux.

Elle entra.

La chambre était plongée dans une pénombre ocre, les rideaux de velours lourd interdisant toute intrusion du soleil. Au centre du lit à baldaquin, Beulah Blackwood n'était plus qu'une saillie sous les draps de satin. Un squelette de oiseau de proie habillé de soie jaune. La couleur était d'une violence obscène dans cette pièce morne, un jaune de fiel, de pus séché.

Beulah tourna la tête. Le mouvement fut saccadé, comme si les vertèbres frottaient l'une contre l'autre sans plus de cartilage pour les protéger. Ses yeux, deux billes de

verre fixe, n'avaient plus de pupilles distinctes, noyées dans un iris d'un gris laiteux.

— Tu es revenue, siffla la matriarche.

Sa voix n'était qu'un souffle, un râle qui semblait venir de plus loin que sa gorge, du plus profond de la vase qui entourait la demeure. Elle ne tendit pas la main. Elle n'en avait plus la force, ou peut-être gardait-elle son énergie pour la cruauté. Ses lèvres, fines et gercées, restaient entrouvertes, révélant des dents trop blanches, trop parfaites, un dentier qui semblait flotter dans une bouche trop grande pour lui.

— Il fait chaud, maman, murmura Savannah. Sa propre voix lui parut étrangère, une intrusion vulgaire dans ce sanctuaire de l'agonie.

— La terre a soif, Savannah. Elle se souvient de ce qu'on lui a donné. Elle se souvient de ce qu'on lui doit.

Beulah eut un petit tic nerveux à la commissure de l'œil droit. Un battement rapide, obsessionnel, comme une aile d'insecte piégée sous la peau. Elle fixa sa fille avec une intensité qui semblait vouloir lui peler la chair, exposer les nerfs, lire les mensonges gravés sur ses os.

— Tu n'es pas là pour moi, reprit le sifflement. Tu es là pour le nom. Pour le trou dans l'histoire.

Savannah s'approcha du lit. Elle fixa une petite tache sombre sur le col en soie jaune de sa mère. Un point de sang séché. Ou peut-être un morceau de chair morte. Ses doigts tremblèrent. Elle les enfouit dans les plis de sa robe en lin, sentant le tissu moite coller à ses cuisses. L'air dans la pièce semblait se raréfier, chaque inspiration de Savannah étant une lutte contre la vapeur de formol et le parfum de mort des lys qui semblaient avoir envahi jusqu'aux poumons de la vieille femme.

Le tic de Beulah s'accéléra. \*Tic. Tic. Tic.\*

— On ne peut pas enterrer ce qui n'est pas mort, Savannah. La vase ne garde rien. Elle recrache tout. Les dents. Les bijoux. Les péchés.

Un bruit de succion s'éleva du coin de la pièce. Un humidificateur, caché dans l'ombre, expulsait de petits jets de brume froide qui retombaient en rosée poisseuse sur les meubles en acajou. Savannah regarda les mains de sa mère, posées sur le drap. Elles ressemblaient à des racines déterrées, noueuses, couvertes de taches de vieillesse semblables à de la moisissure. Les ongles étaient longs, jaunis, courbés comme des griffes de charognard.

Soudain, Beulah fut prise d'une quinte de toux. Ce n'était pas un bruit de poitrine, mais un fracas de gravier remué dans un seau métallique. Elle se redressa légèrement, ses yeux s'écarquillant, les veines de son cou saillant comme des cordages sous une peau trop tendue. Savannah fit un pas en arrière, le cœur battant contre ses côtes avec une violence qui lui donnait la nausée. Elle ne l'aida pas. Elle regarda le corps frêle se tordre, la soie jaune se froisser dans un crissement désagréable.

Beulah s'immobilisa enfin, haletante, un mince filet de salive transparente coulant de sa lèvre inférieure. Elle sourit. C'était un rictus de prédateur qui a acculé sa proie.

— Tu sens ça ? demanda-t-elle dans un dernier sifflement.

— Quoi ?

— L'odeur du bayou qui remonte par les tuyaux. L'eau s'en va, Savannah. Il ne reste que la vase. Et la vase a une mémoire de fer.

Savannah sentit une pression s'exercer sur ses tempes. Le bourdonnement de la mouche dans le hall semblait maintenant résonner à l'intérieur même de son crâne.

Elle regarda les murs de la chambre. Derrière le papier peint aux motifs de fleurs fanées, elle crut entendre un grattement. Pas des rats. Quelque chose de plus lent. Quelque chose qui rampait.

Elle recula jusqu'à la porte, ses talons heurtant le bois avec un bruit sourd. Elle voulait sortir, retrouver la chaleur chirurgicale du dehors, car ici, dans cette pénombre saturée de soie et de produits chimiques, elle sentait que sa propre identité commençait à se dissoudre, à être absorbée par le lit de Beulah, par les pores de cette peau de parchemin qui n'attendait qu'une chose : une infusion de sang frais pour ne pas s'effondrer en poussière.

— Va te laver, Savannah, ordonna la voix siffleuse. Tu as l'odeur de la ville sur toi. C'est une odeur de défaite. Ici, on ne sent que le sang et le limon.

Savannah tourna le dos et s'enfuit dans le couloir, mais le sifflement de sa mère semblait la poursuivre, s'accrocher à ses cheveux, s'insinuer dans ses oreilles comme un parasite. Elle dévala les escaliers, manqua de trébucher, et s'arrêta net dans le hall.

La mouche ne tapait plus contre le lustre.

Elle était posée sur le rebord d'un vase de lys, immobile. Et dans le silence de mort de L'Espérance, Savannah entendit enfin le bruit que la terre faisait à l'extérieur : un craquement lent, sourd, systémique. Le sol se fendait. La plantation s'ouvrait. La vase commençait à chercher son dû.

# Chapitre 2

## L'Étiquette des Cadavres

L'air sur la véranda n'était pas de l'oxygène, mais une soupe épaisse de particules de peau morte, de pollen rance et d'humidité stagnante. Savannah s'assit à la table de chêne massif, dont le vernis cloqué collait à ses avant-bras comme une main indésirable. En face d'elle, Silas ne l'avait pas encore regardée. Il était penché sur son verre, une masse de muscles noueux et de rancœur, exhalant une odeur de bourbon bon marché et de vase fermentée qui semblait sourdre directement de ses pores. Ses ongles étaient bordés d'un liseré de terre noire, une preuve indélébile de son intimité avec le sol agonisant de la plantation.

Au-dessus d'eux, le ventilateur de plafond brassait laborieusement cette atmosphère de caveau. À chaque rotation, l'appareil émettait un cliquetis métallique, un \*clac-chuintement\* rythmé qui rappelait le bruit d'une valve cardiaque défaillante. Savannah sentait une goutte de sueur glisser lentement le long de sa colonne vertébrale, traçant un chemin froid sous sa robe de lin. Elle avait l'impression que chaque battement de ses propres tempes était amplifié par le silence de mort qui régnait sur la terrasse.

Silas finit par lever les yeux. Ses pupilles étaient deux fentes sombres, dilatées par l'alcool ou par une haine trop longtemps macérée. Il ne clignait pas des yeux. Il observait la veine bleue qui battait au creux du cou de Savannah, là où la peau était si fine qu'elle semblait prête à se déchirer sous la simple pression du regard.

— Tu as les mains qui tremblent, Savannah, grinça-t-il d'une voix qui sonnait comme du gravier remué dans un seau. La ville t'a rendue fragile. Ou peut-être que c'est l'odeur de la vieille qui te monte à la tête ?

Savannah ne répondit pas. Elle fixa la nappe en dentelle, dont les motifs complexes évoquaient des toiles d'araignée fossilisées. Elle ramassa sa fourchette. Le métal était tiède, presque fiévreux.

C'est alors qu'Elodie apporta le plat de résistance. Le plateau d'argent, terni par l'oxydation, portait un rôti de bœuf si peu cuit que le jus sanglant s'accumulait dans les rainures du plat, formant une mare sombre et huileuse. L'odeur de la viande chaude, mêlée au parfum entêtant des lys qui commençaient à pourrir dans le grand vase de l'entrée, lui souleva le cœur.

Silas se saisit du couteau à découper. Il le fit glisser contre le fusil avec une lenteur obscène. \*Crisse. Crisse. Crisse.\* Le son vrilla les dents de Savannah. Elle regardait ses doigts à lui, larges, calleux, serrant le manche d'ivoire jauni. Il commença à trancher la chair. La lame s'enfonça sans résistance dans les fibres musculaires, libérant une vapeur fétide de graisse et de fer.

— Elle dit que tu es venue pour le testament, continua Silas en déposant une tranche de viande dégoulinante dans l'assiette de Savannah. Mais moi, je pense que tu es venue parce que tu n'avais plus nulle part où ramper. Tu ressembles à un animal qui cherche un trou pour crever.

Il servit sa propre part, un morceau épais, presque noir. Il ne prit pas la peine d'utiliser sa fourchette pour le stabiliser. Il le maintint du bout de ses doigts terreux pendant qu'il coupait une bouchée. Le bruit de la lame raclant la porcelaine fine de Limoges était un cri aigu qui semblait lacérer l'air.

Savannah sentit une pression s'accumuler dans ses oreilles. Le ventilateur semblait s'accélérer. \*Clac-chuintement. Clac-chuintement.\* Le rythme devint frénétique. Une mouche domestique, grasse et bleutée, vint se poser sur le bord du plat de viande. Elle frotta ses pattes de devant avec une célérité dégoûtante, puis s'avança vers le sang

tiède. Savannah ne pouvait détacher ses yeux du petit insecte. Elle voyait ses ailes vibrer, son abdomen se gonfler alors qu'elle s'abreuvait du liquide rouge.

Silas mâchait bruyamment, la bouche entrouverte. Le bruit de la mastication, le glissement de la langue contre le palais, le craquement des cartilages... tout était amplifié par l'acoustique oppressante de la véranda.

— Mange, ordonna-t-il. Tu es pâle comme une morte. On dirait que tu vas t'évaporer avant que la terre n'ait fini de se fendre.

Savannah coupa un minuscule morceau de viande. Elle le porta à ses lèvres. Le contact fut gélatineux, métallique. Elle crut sentir, sur sa langue, le goût de la vase qu'elle avait respirée en arrivant, ce limon ancien qui contenait les secrets des Blackwood. Elle déglutit avec effort, sentant la bouchée descendre comme une pierre dans son œsophage contracté.

Soudain, le ventilateur émit un gémissement de métal supplicié et s'arrêta net.

Le silence qui suivit fut plus violent qu'une explosion. On n'entendait plus que le sifflement de la respiration lourde de Silas et, au loin, le craquement sinistre de la terre qui se rétractait sous la chaleur. La sécheresse n'était pas seulement météorologique ; elle était structurelle. Les fondations de L'Espérance gémissaient.

Silas posa son couteau. Il s'essuya la bouche d'un revers de main, laissant une traînée de gras et de sang sur sa joue mal rasée. Il se pencha en avant, envahissant l'espace vital de Savannah.

— Tu entends ça ? murmura-t-il. La terre a soif. Elle s'ouvre partout dans le jardin. Les fissures sont si profondes qu'on pourrait y glisser un bras. J'ai trouvé un os de chien ce matin, remonté par la pression. Un vieil os, tout blanc, poli comme un bijou.

Il la fixa avec une intensité maniaque.

— Bientôt, Savannah, la terre ne se contentera plus des chiens. Elle veut ce qu'on lui a promis. Elle veut les racines de cette famille.

Savannah sentit ses poumons se bloquer. Une odeur de pourriture plus forte que les autres s'engouffra sur la véranda, venant du bayou asséché. C'était l'odeur d'un corps qu'on exhume, une odeur douceâtre, écœurante, qui se colla à son palais. Elle baissa les yeux vers son assiette.

La mouche n'était plus seule. Une douzaine d'entre elles couvraient maintenant le rôti, formant une masse grouillante et bourdonnante. Silas ne semblait pas les remarquer. Il continuait de fixer Savannah, un sourire cruel étirant ses lèvres fines.

— Tu sais pourquoi Beulah t'a appelée ? Sa voix était devenue un murmure confidentiel, presque tendre dans sa perversion. Elle ne veut pas que tu la soignes. Elle veut que tu la remplaces. Elle veut que tu deviennes la nouvelle terre d'accueil pour tout ce qui rampe ici.

Une crampe d'estomac foudroyante plia Savannah en deux. Elle agrippa le bord de la table, ses ongles s'enfonçant dans le bois tendre. La chaleur sembla monter d'un cran, une vague de feu invisible qui lui brûlait la peau. Elle vit une goutte de sang tomber de la fourchette de Silas et s'écraser sur la nappe blanche, s'étendant en une corolle sombre.

— Va-t'en, Silas, parvint-elle à articuler, sa voix n'étant plus qu'un souffle éraillé.

Il ricana, un son sec comme une branche morte qui casse. Il se leva, sa chaise raclant le sol avec un bruit de scie sauteuse. Il s'approcha d'elle, s'arrêta juste derrière son épaule. Elle sentait la chaleur animale qui se dégageait de son corps, l'humidité de son haleine contre sa tempe.

— Tu n'iras nulle part, Savannah. Personne ne quitte L'Espérance quand la vase a soif. Tu es déjà à moitié enterrée. Regarde tes pieds.

Savannah baissa les yeux. Sous la table, dans l'ombre portée par la nappe, elle crut voir les lattes de bois se distendre. Une fine fissure courait entre ses chaussures de toile, une ligne noire qui semblait respirer, exhalant une buée froide et fétide.

Elle se leva brusquement, renversant son verre d'eau. Le liquide se répandit sur la table, mais au lieu de couler vers le bord, il fut instantanément absorbé par les fissures du bois, comme si la table elle-même était déshydratée.

Elle s'enfuit vers l'intérieur de la maison, ses pas résonnant dans le hall vide. Mais derrière elle, le bruit recommença.

\*Clac-chuintement. Clac-chuintement.\*

Le ventilateur s'était remis en marche, tout seul, brassant l'obscurité et l'odeur du sang frais que Silas venait de laisser sur la table. Savannah monta les escaliers quatre à quatre, ses poumons brûlants, tandis que dans les murs, le bois craquait sous la pression d'une croissance invisible, une poussée souterraine qui cherchait à rejoindre la surface.

# Chapitre 3

## La Terre Qui Déglutit

Le soleil n'éclairait pas L'Espérance ; il la décapait. C'était une lumière blanche, chirurgicale, qui s'enfonçait dans les pores de la peau pour y faire bouillir le sang. Savannah avança sur le perron, ses doigts longs et diaphanes crispés sur la balustrade dont la peinture s'écaillait en lambeaux grisâtres, pareils à des morceaux de peau morte. L'air était une masse solide, un bloc de gélatine chaude et rance qui sentait le soufre et la charogne sucrée. À chaque inspiration, ses poumons semblaient se tapisser d'une fine couche de poussière de limon.

Elle descendit les marches, ses chaussures de toile s'enfonçant dans l'herbe calcinée qui crissait comme du verre brisé. La direction était inévitable. Elle ne regardait pas la forêt de cyprès chauves qui agonisaient au loin, mais la balafre sombre qui coupait le domaine en deux : le lit de la rivière. Autrefois, l'eau y bouillonnait, brune et grasse, charriant les secrets des Blackwood vers le delta. Aujourd'hui, il n'en restait qu'une gorge sèche, une bouche ouverte qui ne parvenait plus à hurler.

Savannah atteignit la rive. La vase n'était plus de la boue, c'était une mosaïque de plaques polygonales, un cuir noirci et durci qui semblait avoir été tanné par les siècles. Elle descendit la pente douce, ses talons s'accrochant aux racines dénudées qui ressemblaient à des doigts de noyés tentant de s'extraire du sol. En bas, l'odeur changea. Ce n'était plus seulement le sec ; c'était l'émanation fétide de ce qui, pendant des décennies, avait été étouffé sous des mètres d'eau. Une odeur de vase ferreuse, de métal rouillé et de quelque chose de plus ancien, de plus organique.

Elle fit un pas sur le lit de la rivière. Le sol ne céda pas, mais il émit un craquement sourd, un soupir de roche qui se fragmente. Elle baissa les yeux. À ses pieds, une

fissure plus large que les autres s'étendait, une veine d'obscurité qui plongeait dans les entrailles de la terre. Le bord de la crevasse était humide, d'un noir huileux. Et là, au milieu de la croûte sombre, quelque chose de blanc luisait sous le zénith impitoyable.

Savannah s'accroupit, sa robe de lin se tendant sur ses omoplates saillantes. Elle ne tendit pas la main tout de suite. Elle observa la chose. Ce n'était pas un caillou. Ce n'était pas un morceau de quartz. C'était une petite forme irrégulière, couronnée de quatre pointes émoussées. Une molaire. Une dent d'enfant, expulsée par la terre comme un corps étranger dont l'estomac ne voulait plus. La racine était encore tachée d'une substance brunâtre qui n'était pas de la terre, une trace de vie interrompue que le temps avait fossilisée.

Une mouche, attirée par l'humidité résiduelle de la crevasse, vint se poser sur l'ivoire gâté. Son bourdonnement était le seul son dans l'immensité brûlante, un bruit de scie électrique miniature qui vrillait les tympans de Savannah.

À cent mètres de là, à l'orée des bois, Silas ne bougeait pas. Il était adossé à un tronc de saule pleureur dont les branches sèches pendaient comme des cheveux sales. Sa chemise de travail, trempée de sueur, collait à son torse, révélant la tension des muscles noueux. Il tenait une pelle à la main, le fer encore brillant malgré la poussière. De loin, Savannah n'était qu'une tache pâle sur le fond anthracite du lit de la rivière, mais il voyait précisément ce qu'elle faisait. Il voyait son dos courbé, son immobilité de prédatrice ou de proie.

Silas sentit une goutte de sueur couler le long de sa tempe, une trace de sel qui vint brûler le coin de son œil gauche. Son tic revint. Sa paupière tressaillit violemment. La terre se rétractait. Il le sentait sous ses propres bottes. Le sol n'était plus un allié complice, mais un mouchard. Chaque pouce de vase qui séchait, chaque crevasse qui s'ouvrait, c'était comme une paupière qui se levait sur ses péchés. Il imaginait la rivière comme une peau qui pelait après une brûlure, révélant la chair à vif, les débris, les éclats de ce qu'il avait cru enterré à jamais.

Il serra le manche de la pelle. Le bois était chaud, presque brûlant. Dans son esprit, le craquement de la terre s'amplifiait, devenant le bruit de milliers de mâchoires qui s'ouvraient simultanément. Il se demanda si Savannah pouvait entendre le sol déglutir. Il se demanda si elle savait que cette molaire n'était que le début, la première lettre d'un aveu que la plantation s'apprêtait à hurler.

Savannah tendit enfin les doigts. Ses ongles, rongés jusqu'au sang, effleurèrent la dent. Le contact fut glacial, malgré la canicule. Elle ne ramassa pas l'objet. Elle le caressa, sentant les aspérités de l'émail, la cavité de la carie qui avait commencé à dévorer la couronne avant même que l'enfant ne disparaisse. Une vision lui traversa l'esprit : un visage flou, des rires étouffés par le glouglou de l'eau, et cette sensation de vase froide qui s'engouffre dans une bouche ouverte.

Elle releva la tête vers Silas. Elle ne voyait pas ses yeux, seulement la silhouette sombre et massive contre la lumière aveuglante. Il ne bougeait pas, mais elle percevait son souffle court, cette panique invisible qui émanait de lui comme une onde de chaleur. Il était le gardien d'un cimetière sans croix, et le cimetière était en train de se vider.

Le vent se leva soudain, un souffle de fournaise qui souleva une fine pellicule de poussière grise. La poussière s'engouffra dans la bouche de Savannah, lui donnant le goût de la cendre et du fer. Elle se releva lentement, les jambes flageolantes. Le lit de la rivière sembla osciller sous ses pas. Ce n'était pas un vertige. C'était le sol.

Un nouveau craquement retentit, plus profond, plus viscéral. À quelques mètres de Savannah, une autre plaque de vase se souleva, poussée par quelque chose en dessous. Ce n'était pas une croissance végétale. C'était la pression des profondeurs, la dilatation de ce qui refuse de rester caché quand la soif devient trop forte. Une forme oblongue, recouverte d'un limon séché qui ressemblait à du goudron, commença à pointer hors de la fissure. Un morceau de bois ? Un os ?

Savannah ne recula pas. Elle était fascinée par la façon dont la terre recrachait ses secrets, avec une lenteur obscène, une déglutition inversée qui semblait durer des siècles. Elle se sentait liée à cette vase, comme si les veines bleues de ses bras étaient connectées aux réseaux de fissures qui rayaient le sol.

Silas fit un pas en avant, sortant de l'ombre du saule. Sa pelle frappa une pierre, un son métallique qui résonna dans le silence comme un coup de feu. Il ne cria pas. Sa voix était un murmure rauque, porté par le vent chaud, mais Savannah l'entendit comme s'il avait collé ses lèvres contre son oreille.

— Touche à rien, Savannah. La terre a faim. Si tu lui prends ce qu'elle rend, elle viendra te chercher le reste.

Elle ne répondit pas. Elle regarda ses mains. Elles étaient couvertes de la poussière noire du lit de la rivière. Elle porta un doigt à ses lèvres et goûta la terre. C'était amer. C'était le goût de la famille Blackwood. C'était le goût de l'agonie de Beulah qui se propageait du lit de sa chambre jusqu'aux racines des cyprès.

Sous ses pieds, le sol vibra à nouveau. Un gargouillement s'éleva d'une fissure proche, un bruit de succion fétide. Une bulle de gaz des marais éclata à la surface, libérant une odeur si violente que Savannah manqua de défaillir. L'odeur de la vase qui a enfin soif, non pas d'eau, mais de la reconnaissance de ce qu'elle protégeait.

Silas accéléra le pas, la pelle levée, non pas comme un outil, mais comme une arme. Son visage était décomposé, la sueur traçant des sillons de boue sur ses joues creuses. Il ne regardait pas Savannah. Il regardait la molaire, le morceau d'ivoire qui brillait comme un reproche entre les plaques de terre cuite. Pour lui, ce n'était pas une dent. C'était un compte à rebours.

Savannah se pencha de nouveau. Elle ramassa la dent. Le froid de l'objet se propagea

dans tout son bras, engourdissant ses muscles, figeant son sang. Elle la serra dans son poing, sentant les pointes de la racine s'enfoncer dans sa paume.

— C'est à lui, n'est-ce pas ? murmura-t-elle, sa voix se perdant dans le bourdonnement des mouches qui commençaient à saturer l'air.

Silas s'arrêta net à la lisière de la pente. Il ne répondit pas. Son regard était fixé sur le poing fermé de la jeune femme. Le silence revint, plus lourd, plus étouffant. La terre sembla retenir son souffle, les fissures cessant de s'étendre un instant, comme si elles attendaient le prochain mouvement.

Dans le lointain, vers la maison, le cri d'une buse déchira le ciel blanc. Savannah sentit une goutte de sang couler de sa paume, là où la dent l'avait percée. Le liquide rouge tomba sur la vase noire, et fut instantanément bu par la terre assoiffée. Un petit nuage de vapeur s'éleva de l'endroit où le sang avait touché le sol, et le craquement reprit, plus fort, plus vorace, tandis que la terre continuait de s'ouvrir, impatiente de montrer ce qui suivait la molaire.

# Chapitre 4

## Le Plancher des Murmures

Le drap de lin collait à ses cuisses comme une seconde peau, une membrane poisseuse imbibée d'une sueur qui ne parvenait plus à rafraîchir son corps. Savannah fixait le plafond, là où la peinture s'écaillait en larges lambeaux grisâtres, pareils à la desquamation d'un reptile géant tapi au-dessus d'elle. Dans l'obscurité de L'Espérance, le silence n'existait pas. Il était remplacé par un bourdonnement sourd, une vibration qui montait du sol craquelé, traversant les fondations de la bâtisse pour venir mourir dans le creux de ses tympanes. C'était le chant de la terre assoiffée, un râle qui semblait appeler chaque goutte de liquide encore contenue dans les veines des vivants.

Elle porta sa main à son visage. La plaie au creux de sa paume, là où la molaire l'avait percée plus tôt dans le bayou, pulsait au rythme de son cœur. L'odeur de la chair entamée se mêlait à celle de la poussière et de l'amidon rance. C'était une odeur sucrée, presque écœurante, qui attirait les mouches même dans le noir complet. Elle entendait le frottement de leurs ailes contre la moustiquaire de la fenêtre, un tapotement frénétique, une obsession de métal et de verre.

Un bruit différent s'éleva alors.

Ce n'était pas le gémissement du vent dans les cyprès chauves, ni le craquement habituel des boiseries centenaires travaillées par la canicule. C'était un glissement. Un frottement humide, suivi d'un choc mou, répété, régulier. \*Slap. Slap. Slap.\*

Savannah se redressa, ses articulations protestant dans un craquement sec. Elle posa ses pieds nus sur le plancher. Le bois était brûlant, comme s'il conservait la chaleur de

l'enfer qu'était devenu le jardin. Elle se glissa hors de sa chambre, ses doigts effleurant le papier peint qui se boursouflait sous l'humidité stagnante. L'air dans le couloir sentait la charogne et le camphre. Plus elle approchait de la chambre de sa mère, plus l'odeur devenait agressive, une griffure de putréfaction qui lui soulevait le cœur.

La porte de Beulah était entrouverte, laissant filtrer une lueur jaunâtre, laiteuse, comme celle d'un œil malade. Savannah retint son souffle. Ses poumons brûlaient. Elle colla son visage contre la fente de la porte.

Beulah était au sol.

La matriarche n'était plus qu'une silhouette décharnée, un enchevêtrement d'os pointus sous une chemise de nuit en soie jaune dont la couleur rappelait la bile. Elle n'était pas dans son lit. Elle était à genoux, ou plutôt affalée, ses mains squelettiques agrippant les lattes du plancher avec une force surnaturelle. Ses yeux, deux billes de verre fixe, ne clignaient pas. Ils étaient rivés sur une fissure particulièrement large entre deux planches de chêne sombre, là où le bois semblait avoir été rongé par une humidité invisible.

À côté d'elle, posée sur un plateau d'argent terni, se trouvait une masse informe de viande rouge, crue, dégoulinante. Un morceau de foie ou de cœur, encore luisant de sang noirci.

Beulah saisit une lanière de chair entre ses doigts tremblants. Ses ongles, longs et jaunis, s'enfoncèrent dans la fibre musculaire. Savannah vit sa mère porter la viande à ses propres lèvres, non pour la manger, mais pour y déposer ses médicaments. Elle pressait les gélules bleues et les comprimés blancs dans la chair crue, les enfonçant profondément comme des œufs de parasites dans un hôte.

— Mange, murmura Beulah. Sa voix n'était qu'un sifflement, le bruit d'une chambre à

air qui se vide. Bois et tais-toi.

Elle glissa la lanière de viande dans l'interstice du plancher. Savannah entendit un bruit de succion. Un bruit organique, un glissement de gorge qui avale. La viande disparut dans les ténèbres sous la maison. Beulah ramassa une autre pièce de chair, ses gestes étaient saccadés, mécaniques, comme ceux d'une poupée de cire animée par une volonté maligne.

L'odeur de sanie devint insupportable. Ce n'était plus seulement de la viande qui pourrissait ; c'était l'odeur d'un égout ouvert, d'une fermentation ancienne qui remontait des entrailles de la terre. Savannah sentit une goutte de sueur couler le long de sa colonne vertébrale, glaciale malgré la chaleur. Elle vit sa mère approcher son visage de la fente. La vieille femme humait l'air fétide qui s'en échappait avec une sorte d'extase terrifiante.

— Encore soif ? demanda Beulah. Tu as toujours eu une soif de loup.

Elle prit un flacon de verre sur le plateau et versa un liquide épais, sombre, directement dans la fissure. Le bois sembla boire le liquide instantanément. Un murmure monta des profondeurs. Ce n'était pas des mots, mais une vibration, un bourdonnement de milliers d'insectes, ou peut-être le son de plusieurs bouches s'ouvrant et se fermant dans la vase.

Savannah recula d'un pas, mais son talon heurta une latte qui gémit bruyamment.

Le mouvement de Beulah fut instantané. Sa tête pivota vers la porte avec une vitesse inhumaine, un craquement sec résonnant dans son cou. Ses yeux de verre semblèrent capter la faible lueur du couloir, reflétant une lueur rougeâtre. Un rictus étira ses lèvres, révélant des gencives grises et dénuées de dents.

— Savannah... siffla-t-elle. Viens voir ton héritage. Il a faim. Il a tellement faim.

Elle pointa un doigt décharné vers le plancher. Entre les lattes, Savannah vit quelque chose bouger. Ce n'était pas un rat. C'était une forme pâle, une main ou peut-être une racine, qui s'étirait vers la surface, cherchant à tâtons les restes de chair que Beulah n'avait pas encore poussés dans le trou. Les doigts — si c'étaient des doigts — étaient longs, translucides, finissant par des pointes qui grattaient le bois avec un bruit de craie sur un tableau.

La panique envahit Savannah, une vague de froid qui lui fit perdre l'équilibre. Elle se détourna et s'enfuit dans le couloir, ses pieds frappant le bois qui semblait maintenant mou, spongieux, comme si la maison entière se transformait en un immense organisme en décomposition. Elle atteignit sa chambre et referma la porte, s'effondrant contre le bois.

Elle entendit alors le bruit. \*Grat. Grat. Grat.\*

Juste sous ses pieds.

Elle baissa les yeux. Une tache sombre commençait à s'étendre sur le plancher de sa propre chambre. Une humidité grasse qui suintait entre les lattes. Et l'odeur... cette odeur de vase, de sang et de médicaments. Elle se jeta sur son lit, recroquevillée, fixant la tache qui grandissait, imitant la forme d'une bouche béante au milieu de la pièce.

Le bourdonnement des mouches à la fenêtre s'intensifia, devenant un cri strident, une symphonie de faim qui s'accordait au battement frénétique de son propre cœur. Dans le noir, elle sentit une présence, une pression invisible contre la plante de ses pieds à travers le matelas. La maison ne se contentait plus de craquer sous la chaleur. Elle respirait. Elle digérait.

Et Savannah comprit, alors qu'une nouvelle goutte de sang tombait de sa main sur le

drap blanc, que la vase avait enfin trouvé sa bouche.

# Chapitre 5

## L'Aveu au Zénith

La lumière de midi n'était pas un éclat, c'était une lame de fond, une pression blanche qui pesait sur les tempes de Savannah jusqu'à ce que ses globes oculaires lui fassent mal dans leurs orbites. Dans le couloir de \*L'Espérance\*, l'air avait la consistance d'un sirop rance. Chaque pas sur le parquet décrépit arrachait un gémissement au bois, un cri étouffé qui semblait monter des entrailles mêmes de la terre, là où la nappe phréatique s'était retirée pour laisser place à une boue noire et affamée. Savannah sentit une goutte de sueur glisser lentement le long de sa colonne vertébrale, une trace glacée malgré la canicule, comme l'effleurement d'un doigt de mort.

Elle poussa la porte de la chambre de sa mère. L'odeur la frappa en premier : un mélange écœurant de lavande fanée, de camphre et de cette effluve métallique de sang séché qui semblait désormais imprégner les murs.

Beulah était là, une tache jaune pâle au milieu de l'immensité du lit à baldaquin. Le lin des draps était si froissé qu'il ressemblait à une peau morte dont la vieille femme n'aurait pas réussi à se débarrasser. Une mouche, grasse et bleutée, s'était posée sur le coin de sa lèvre inférieure, pompant une humidité invisible. Beulah ne la chassait pas. Ses yeux, deux billes de verre dépoli, étaient fixés sur le ventilateur de plafond qui tournait avec un cliquetis irrégulier. \*Clic. Clic. Clic.\* Le rythme d'un couperet tombant sur un billot de bois humide.

« Tu as encore cette odeur sur toi, Savannah », siffla Beulah sans détourner le regard. Sa voix n'était plus qu'un froissement de parchemin. « L'odeur de la vase. Tu as creusé, n'est-ce pas ? Tu as encore fourré tes doigts là où le sol saigne. »

Savannah s'approcha, ses mains serrées dans les plis de sa robe en lin, les ongles s'enfonçant si fort dans ses paumes qu'elle sentit la peau céder. Elle s'arrêta au pied du lit. À cet endroit, le plancher semblait plus sombre, comme si le bois buvait l'ombre de la matriarche.

« Dites-moi son nom », dit Savannah. Sa propre voix lui parut étrangère, un son grêle qui se perdait dans le bourdonnement des insectes derrière les volets clos. « Le nom de l'homme. Celui qui n'est pas sur les portraits. Celui dont vous avez lavé le souvenir à l'eau de Javel. »

Beulah tourna lentement la tête. Le mouvement fit craquer les vertèbres de son cou avec un bruit sec, semblable à celui d'une branche morte que l'on brise. Un sourire minuscule, une simple fissure dans son masque de nacre, étira ses lèvres. La mouche s'envola, décrivit un cercle nerveux dans l'air saturé, puis se posa sur le front de Savannah. Elle ne bougea pas. Elle sentait les pattes velues de l'insecte explorer sa peau, cherchant une goutte de sel, une porte d'entrée.

« L'étiquette, Savannah », murmura Beulah, ignorant la question. « Une Blackwood ne demande pas. Une Blackwood attend qu'on lui serve ce qu'elle mérite. Regarde-toi. Tu es trempée. Tes cheveux collent à ton crâne comme des algues de marécage. Tu n'as aucune tenue. Tu ressembles à une créature qu'on aurait déterrée trop tôt. »

« Son nom, mère. » Savannah fit un pas de plus. Le parquet sous ses pieds émit un succion humide. Elle baissa les yeux et vit, avec une horreur glacée, que de la boue noire commençait à sourdre entre les lattes, tachant le cuir de ses souliers. « Qui était-il ? Pourquoi la terre recrache-t-elle des dents dès que je ferme les yeux ? Pourquoi est-ce que je l'entends, lui, gratter sous ma chambre ? »

Le cliquetis du ventilateur s'accéléra. \*Clic-clic-clic-clic.\*

Beulah laissa échapper un petit rire sec, un bruit de gravier s'écoulant dans un tuyau de plomb. Elle tendit une main décharnée, ses doigts longs et jaunes comme des griffes de rapace, et saisit le poignet de Savannah. La poigne était d'une force inhumaine, une pression de glace qui semblait vouloir broyer l'os.

« Tu veux un nom ? » Beulah l'attira vers elle, l'obligeant à se pencher sur le visage dévasté par la maladie. L'haleine de la vieille femme sentait la terre retournée et le fruit blet. « Tu veux savoir d'où vient ce sang qui bat trop fort dans tes tempes ? Regarde par la fenêtre, Savannah. Regarde le jardin. Les azalées ne meurent pas de soif. Elles meurent d'avoir trop bu ce que nous leur offrons depuis des générations. »

Savannah essaya de se dégager, mais le contact de la peau de sa mère était visqueux, comme si Beulah commençait à se dissoudre, à redevenir limon.

« Il n'y a pas d'homme, Savannah », murmura la matriarche, ses yeux de verre brillant d'une lueur malveillante. « Il n'y a que la propriété. Il n'y a que \*L'Espérance\*. Tu cherches un père ? La vase est ton père. Les racines de ces chênes qui étranglent les fondations sont tes veines. Tu n'es pas née d'un acte d'amour, petite idiote. Tu as été sécrétée par cette maison pour remplacer ce qu'elle a perdu lors de la dernière crue. »

Un bruit sourd résonna sous leurs pieds. \*Bong.\* Un coup violent contre le plancher, suivi d'un raclement prolongé, comme si quelque chose de massif et de mou se traînait dans le vide sanitaire, juste en dessous. Savannah sentit la vibration remonter le long de ses jambes, une décharge de panique pure qui lui fit monter la bile à la gorge.

« Écoute-le », jubila Beulah, un filet de salive sombre s'écoulant au coin de sa bouche. « Il a faim, lui aussi. Il reconnaît ton odeur. C'est l'odeur du sang neuf sur de la vieille terre. Tu te crois différente de ce qui rampe là-dessous ? Tu crois que tes robes propres et tes manières de ville cachent la moisissure qui te ronge le cœur ? »

Beulah relâcha soudainement son poignet. Savannah trébucha en arrière, manquant de tomber. La tache sombre sur le sol s'était étendue, formant maintenant une flaque d'un noir huileux qui reflétait le visage de Savannah, mais un visage déformé, dont les yeux n'étaient que des trous béants remplis de vase.

« Tu es plus proche du monstre sous le plancher que de moi, Savannah », reprit Beulah en se réinstallant contre ses oreillers, sa voix redevenant soudainement calme, presque douce, d'une politesse venimeuse. « C'est pour cela que tu es revenue. Pas pour moi. Pour lui. Pour prendre ta place dans le cycle des nutriments. Une Blackwood sait toujours quand il est temps de retourner au terreau. »

Le bourdonnement des mouches devint assourdissant, un rideau de bruit qui semblait occulter la lumière du soleil. Savannah recula vers la porte, ses pieds glissant dans la boue qui recouvrait désormais le parquet. Elle sentait une pression insupportable dans ses oreilles, comme si elle plongeait en eaux profondes.

« Je... je vais partir », balbutia Savannah, sa main cherchant aveuglément la poignée de la porte.

« On ne part pas de la vase, ma chérie », répondit Beulah d'un ton monocorde, ses yeux se fermant lentement alors que la mouche revenait se poser, victorieuse, sur sa paupière. « On s'y enfonce. On attend que la soif s'apaise. Et la vase a toujours soif. »

Savannah tourna la poignée et se rua dans le couloir. Derrière elle, dans la chambre, elle entendit un dernier bruit. Un rire ? Ou peut-être le son d'une bulle de gaz crevant à la surface d'un marais. Mais ce qu'elle entendit par-dessus tout, c'était le \*Grat-Grat-Grat\* qui reprenait, plus fort, plus rythmé, juste sous le plancher de sa propre chambre, à quelques pas de là.

Elle baissa les yeux sur ses mains. Sous ses ongles impeccablement manucurés, une

fine ligne de terre noire commençait à apparaître, une marque indélébile qui remontait lentement vers ses veines bleutées. La maison ne se contentait plus de l'observer. Elle commençait à l'absorber, centimètre par centimètre, dans le silence étouffant du zénith.

Le ventilateur dans la chambre de Beulah s'arrêta brusquement. Le silence qui suivit fut plus terrifiant que n'importe quel cri, car dans ce silence, Savannah pouvait entendre la maison déglutir.

# Chapitre 6

## La Gangrène de la Culpabilité

La moite brûlure de l'air s'engouffra dans ses poumons comme une gorgée de plomb fondu, tandis que Savannah s'extrait de la pénombre de la demeure pour affronter la morsure du zénith. La lumière n'éclairait rien ; elle décapait. Elle arrachait les vernis, exposait les jointures sèches des cyprès et faisait suinter la résine des pins comme un sang ambré et visqueux. Sous ses semelles fines, la terre de L'Espérance ne craquait pas ; elle s'effritait, s'ouvrant en une multitude de bouches gercées, avides de la moindre goutte d'humidité.

Le \*Grat-Grat-Grat\* ne l'avait pas quittée. Il n'était plus sous le plancher, désormais. Il vibrait dans la plante de ses pieds, un murmure tellurique qui remontait le long de ses chevilles, là où la peau était si fine qu'on aurait pu la déchirer d'un simple regard. Savannah avança vers la lisière du bayou, là où la nappe phréatique, en se retirant, avait laissé place à une étendue de vase grise, une peau de lépreux parsemée de croûtes de sel et de débris organiques.

L'odeur la frappa avant même qu'elle ne le voie. Ce n'était pas seulement la putréfaction douceâtre des poissons piégés dans les flaques résiduelles. C'était une odeur de renfermé, de coffre à jouets oublié dans une cave inondée, mêlée à l'âcreté métallique du soufre.

Au milieu de cette désolation de boue séchée, une forme s'agitait.

Silas.

Il était à genoux, une silhouette d'argile sombre se découpant sur l'éclat blanc du ciel.

Ses mains, autrefois méticuleuses, n'étaient plus que des griffes noires. Il ne creusait pas. Il tentait de refermer. Ses doigts s'enfonçaient dans la vase malléable avec un bruit de succion écœurant — \*slap, squelch, slap\* — essayant de compacter la terre sur quelque chose qui refusait de rester en dessous. Ses mouvements étaient saccadés, rythmés par un hoquet sec, le son d'une gorge si déshydratée que les parois de l'œsophage semblaient se coller l'une contre l'autre à chaque respiration.

Savannah s'arrêta à quelques mètres. Une mouche charbonneuse, lourde de sève et de mort, vint se poser sur le coin de son œil. Elle ne cilla pas. Ses yeux étaient fixés sur ce qui émergeait de la boue, juste entre les cuisses de Silas.

Une phalange. Puis deux. Puis la courbe lisse et jaunâtre d'un radius, dépouillé de sa chair par les années de stagnation, mais paré d'un reste de chemise en coton dont le motif à carreaux bleus, bien que délavé, brûla les rétines de Savannah. C'était le bleu de l'été de ses dix-sept ans. Le bleu de la trahison.

Silas grogna. Un son animal, dénué de syntaxe. Il ramassa une poignée de vase liquide et la déversa sur l'os, la lissant avec une tendresse maniaque, comme s'il bordait un enfant. Mais la vase, assoiffée, s'évaporait presque à vue d'œil, se rétractant, se fissurant, exposant à nouveau la preuve calcaire de leur crime.

— Il ne veut pas rester, Silas, murmura Savannah. Sa voix ne fut qu'un craquement de feuilles mortes dans l'immensité chauffée à blanc.

Silas sursauta, mais ne détourna pas le regard de sa tâche. Ses yeux étaient injectés de sang, les pupilles réduites à des têtes d'épingles par la réverbération. Une goutte de sueur tomba de son front, perlant sur la boue avant d'être instantanément bue par la terre.

— La vase a soif, hoqueta-t-il. Sa langue, gonflée et blanche, semblait trop grande pour sa bouche. Elle veut... elle veut qu'on nourrisse le fond. Si je ne le couvre pas, il

va tout dire. Il va crier. Tu l'entends ?

Savannah fit un pas de plus. La chaleur lui donnait le vertige, faisant onduler l'horizon comme une nappe d'huile. Le sol sous elle semblait battre, un pouls lent et lourd. Elle baissa les yeux sur ses propres mains. La ligne noire sous ses ongles s'était élargie. Ce n'était plus de la terre. C'était une nécrose de l'ombre, une encre qui s'infiltrait dans ses pores, remontant le long de ses veines bleutées comme un venin patient.

Un craquement sec retentit. La vase venait de se fendre sur un autre segment du corps. Une épaule, cette fois. Et sur cette épaule, une trace de morsure, figée dans la structure même de l'os, comme une signature.

Silas se mit à pleurer, mais aucune larme ne coulait de ses conduits lacrymaux taris. C'était un sanglot sec, un râle de moteur grippé. Il se jeta sur le corps, son torse nu plaqué contre la boue brûlante, essayant de couvrir le défunt de son propre poids.

— Rentre, rentre, rentre, psalmodiait-il en frappant la vase de ses poings.

Mais la terre de L'Espérance était une créature exigeante. Elle n'acceptait plus les secrets sans un tribut de fraîcheur. Savannah sentit une crampe violente lui enserrer l'estomac. Une soif soudaine, absolue, lui déchira la gorge. Elle n'avait pas besoin d'eau. Elle avait besoin de cette humidité fétide qui s'échappait des restes de l'homme qu'elle avait aimé et détruit.

Elle s'accroupit, ignorant la morsure du soleil sur sa nuque. Elle tendit une main vers le visage de Silas, mais ses doigts s'arrêtèrent à quelques centimètres de sa peau. Une tique, gonflée de sang noir jusqu'à la limite de l'explosion, était accrochée derrière l'oreille de Silas. Elle pouvait voir les pattes de l'insecte s'agiter faiblement, ivres de cette sève humaine rance.

— Regarde-moi, Silas.

Il leva la tête. Son visage était un masque de boue séchée qui s'effritait à chaque mouvement de ses muscles faciaux. Des lambeaux de terre tombaient de ses joues, révélant une peau à vif, brûlée par le sel du marais.

— Elle ne veut pas de lui, continua Savannah d'un ton monocorde, presque hypnotique. Lui, il est déjà sec. Il est de la pierre. Elle veut ce qui coule encore.

Elle pointa du doigt la tique derrière son oreille. Silas porta une main tremblante à l'insecte et l'écrasa entre son pouce et son index. Un jet de liquide sombre et épais gicla sur son propre visage, traçant une rigole noire dans la poussière grise.

À cet instant, un bruit de succion massif retentit. Ce n'était pas Silas. C'était le marais tout entier. À quelques mètres de là, une bulle de gaz remonta à la surface d'un trou d'eau croupie et éclata dans un chuintement de soufre. L'odeur fut si violente que Savannah manqua de vomir. C'était l'odeur de la chambre de Beulah, multipliée par mille. L'odeur d'une fin de lignée qui fermente sous le soleil.

Le sol sous les genoux de Silas commença à s'affaisser. Pas doucement. Pas comme une chute. Comme une déglutition. La vase, redevenue liquide par un miracle occulte, s'enroula autour des poignets de Silas.

— Savannah ! cria-t-il.

Le son fut étouffé par le bourdonnement soudain d'un essaim de mouches qui surgit des herbes hautes, un nuage noir et vrombissant qui les enveloppa. Savannah ne bougea pas. Elle regardait les doigts de Silas disparaître dans la mélasse grise. Elle regardait la vase remonter le long de ses bras musclés, s'insinuant dans les pores, remplaçant la sueur par du limon.

Il ne se battait plus. Il semblait soudainement apaisé, son corps s'enfonçant avec une fluidité obscène dans la gueule de L'Espérance. Il s'enfonçait pour recouvrir l'autre. Pour redevenir le bouchon de chair sur la vérité d'os.

Savannah sentit une goutte d'eau — la première depuis des mois — perler sur son front. Mais ce n'était pas de la pluie. Elle leva les yeux. Le ciel était toujours d'un blanc de craie, implacable. La goutte venait d'en haut, mais il n'y avait rien. Juste l'air, si lourd qu'il commençait à se condenser en une sueur atmosphérique, une moiteur de caveau qui retombait sur la plantation.

Elle baissa les yeux. Silas n'était plus qu'un buste de boue. Ses yeux, deux orbes de terreur, fixaient Savannah une dernière fois avant que la vase ne lui remplisse la bouche. Il ne put même pas cracher. Il avala la terre de ses ancêtres, s'étouffant avec le passé.

Un dernier tressaillement agita la surface du marais, puis le silence reprit ses droits. Un silence épais, seulement troublé par le craquèlement des arbres qui agonisaient.

Savannah resta seule, debout sur la croûte de terre qui recommençait déjà à durcir. Elle regarda ses mains. La ligne noire sous ses ongles avait disparu, absorbée par sa propre chair. Elle se sentait lourde. Pleine. Une sensation de plénitude nauséuse, comme si ses veines étaient désormais remplies de cette vase grise.

Elle fit demi-tour vers la maison. Les murs de L'Espérance semblaient avoir bougé, se rapprochant de la lisière du bois, les fenêtres comme des orbites vides guettant son retour. Sous ses pas, le sol ne vibrait plus. Il ronronnait.

La vase n'avait plus soif. Pour l'instant.

Elle franchit le seuil, et l'obscurité du couloir l'accueillit comme une main moite sur le visage. Dans le silence, elle entendit un bruit provenant de l'étage.

\*Grat. Grat. Grat.\*

Ce n'était plus sous le plancher. C'était à l'intérieur de ses propres os.

# Chapitre 7

## La Nurserie des Ombres

L'escalier de chêne grinça sous son poids, un gémissement sec, comme si le bois lui-même était déshydraté, prêt à se briser en éclats vitreux. À chaque marche, le bourdonnement dans ses os s'intensifiait. Ce n'était pas une vibration, mais une démangeaison interne, le frottement d'une lime sur de la moelle sèche. Savannah atteignit le palier. L'air y était plus dense, saturé d'une odeur de lavande rance et de chair qui s'étiole, une fragrance sucrée et écœurante qui collait au fond de la gorge comme une pellicule de graisse.

La porte de la chambre de Beulah était entrouverte. Un rai de lumière jaune, sale, découpait le tapis de couloir mangé par les mites. Savannah poussa le battant.

Beulah était là, une silhouette anguleuse perdue dans l'immensité du lit à baldaquin. La soie jaune de sa chemise de nuit se confondait avec la teinte parcheminée de sa peau. Elle ne dormait pas. Ses yeux, deux billes d'agate polie par la haine, étaient fixés sur le plafond où l'humidité dessinait des continents de moisissure noire. Sa poitrine ne semblait pas bouger. Seul le sifflement de sa trachée, régulier comme un métronome rouillé, indiquait qu'elle n'était pas encore tout à fait une relique.

\*Grat. Grat. Grat.\*

Le bruit ne venait pas de Beulah. Il montait d'entre les lattes de cyprès, juste sous le pied du lit. Savannah s'approcha, ses propres mains tremblant d'un spasme qu'elle ne cherchait plus à contrôler. Elle s'agenouilla sur le tapis. La chaleur de la pièce était une main moite pressée contre sa bouche. Elle sentait la sueur couler dans le creux de son dos, une traînée glacée sur une peau brûlante.

Elle glissa ses doigts dans l'interstice d'une planche déchaussée. Le bois était rugueux, assoiffé. Un écharde s'enfonça profondément sous son ongle d'index, mais Savannah ne recula pas. Elle tira. Le bois résista, puis céda dans un cri de clous arrachés qui déchira le silence étouffant de la chambre. Beulah ne cilla pas, mais un sourire imperceptible, une simple tension des commissures de ses lèvres cyanosées, étira son visage de poupée de cire.

Savannah arracha une deuxième latte, puis une troisième. L'obscurité sous le plancher exhalait un souffle de caveau, une odeur de terre remuée et de métal froid. Elle plongea la main dans le vide, ses doigts rencontrant d'abord la poussière épaisse, puis quelque chose d'autre. Quelque chose de lisse, de froid, de bosselé.

Elle remonta le premier objet à la lumière crue de la canicule.

C'était un petit bocal en verre soufflé, scellé par une cire noire. À l'intérieur, flottant dans un liquide ambré et trouble, se trouvait une main. Une main minuscule, à peine plus grande qu'une phalange d'adulte, mais dotée de six doigts effilés, palmés par une membrane translucide. Les ongles étaient des griffes de nacre. Savannah posa le bocal sur le tapis, ses doigts laissant des traces de sueur grise sur le verre.

Elle plongea à nouveau le bras. Ses ongles griffèrent le sol meuble sous les solives. Elle remonta une boîte en fer-blanc rouillée. À l'intérieur, reposaient des rangées de dents. Pas des dents humaines ordinaires. Elles étaient pointues, incurvées vers l'arrière, semblables à celles des brochets qui hantent le fond du bayou. Il y en avait des centaines, triées par taille, chacune portant une petite étiquette de parchemin avec une date. 1892. 1924. 1956.

Le rythme dans ses os accéléra. Le \*grat-grat\* était devenu un martèlement sourd, une percussion tribale qui résonnait dans son crâne.

Savannah s'acharna sur le plancher, ses mains saignant désormais, mêlant son sang à la poussière séculaire des Blackwood. Elle déterra d'autres bocaux. Des fœtus aux colonnes vertébrales doubles, enroulés comme des serpents d'argent. Des crânes dont les orbites étaient trop larges, trop basses, évoquant des créatures qui n'auraient jamais dû voir le jour, mais qui avaient pourtant tété le sein de cette lignée.

Elle comprit alors. Ce n'était pas une collection de monstres. C'était un album de famille.

Chaque difformité, chaque aberration de la chair était un jalon. Les Blackwood ne mouraient pas tout à fait ; ils se transformaient, s'étiraient, s'adaptaient à la vase qui réclamait son dû. La pureté du sang qu'ils revendiquaient si fièrement n'était que le nom poli qu'ils donnaient à une consanguinité monstrueuse, une fusion avec l'eau saumâtre et la boue primordiale.

Savannah leva les yeux vers Beulah. La vieille femme avait tourné la tête. Un filet de salive épaisse, grise comme de l'argile, coulait du coin de sa bouche. Ses yeux ne fixaient plus le plafond. Ils fixaient Savannah avec une faim insatiable.

— Tu as toujours eu... la peau trop fine, Savannah, siffla Beulah. On voit trop bien... ce qui coule en toi.

Savannah voulut répondre, mais sa gorge se contracta. Une sensation d'humidité soudaine envahit ses bottines. Elle baissa les yeux. Ce n'était pas de l'eau.

Ses chevilles semblaient s'affaïsser. La peau de ses jambes, cette peau translucide et veinée de bleu, commençait à perdre sa consistance. Elle vit, avec une horreur glacée, une goutte de sa propre chair tomber sur le tapis. Une goutte grise, visqueuse, qui s'étala en une flaque de boue liquide.

Elle essaya de se lever, mais ses muscles n'obéissaient plus. Ils étaient devenus mous,

fibreux, comme des algues arrachées au lit de la rivière. Ses mains, posées sur le bord du plancher éventré, perdaient leur forme. Les os de ses doigts se ramollissaient, se courbaient, se liquéfiant en une substance gélatineuse qui coulait entre les lattes.

La douleur était absente, remplacée par une lourdeur insupportable. Savannah sentait son identité se dissoudre. Elle n'était plus une femme, elle n'était plus Savannah Blackwood. Elle devenait une extension du sol, une coulée de vase cherchant à rejoindre la nappe phréatique.

— Ça ne fait pas mal, murmura Beulah, dont la voix semblait maintenant provenir de partout à la fois dans la pièce. C'est juste... le retour au lit. La vase a soif, ma petite. Et tu es si pleine d'eau.

Savannah tenta de crier, mais sa mâchoire se décrocha avec un bruit de succion. Sa langue n'était plus qu'un morceau de limon humide. Elle s'effondra sur le tapis, non pas comme un corps qui tombe, mais comme un seau de boue renversé. Elle sentait les fibres de la laine boire sa substance, l'aspirer vers le bas.

Ses yeux, derniers remparts de sa conscience, restèrent fixés sur le bocal de la main à six doigts. À travers le verre trouble, il lui sembla voir la petite main bouger, ses doigts palmés grattant doucement la paroi.

\*Grat. Grat. Grat.\*

Le bruit ne venait plus de ses os. Il venait de la terre entière, sous la maison, sous le bayou, sous le monde. Une mastication lente, patiente, infinie.

La lumière jaune de la chambre commença à faiblir, non pas parce que le soleil se couchait, mais parce que les yeux de Savannah se remplissaient de sédiments. La dernière chose qu'elle perçut fut l'odeur de la pluie qui approchait enfin. Une pluie lourde, noire, qui viendrait laver les restes de ce qu'elle avait été pour les emmener

plus bas, là où les racines des arbres morts attendent, la bouche ouverte.

Le silence reprit possession de la Nurserie des Ombres. Sur le tapis, il ne restait qu'une tache sombre et humide, une flaque de vase grise qui s'infiltrait lentement entre les lattes du plancher, rejoignant les ancêtres dans l'obscurité fraîche et silencieuse de la terre.

Beulah ferma les yeux, un soupir de contentement s'échappant de ses poumons de parchemin. La lignée était sauvée. La vase était repue.

# Chapitre 8

## L'Heure du Sang Moite

La mouche charbonneuse s'était posée sur la commissure des lèvres de Beulah, là où une fine traînée de bile séchée dessinait un sentier ocre. Elle ne bougeait pas. Elle attendait, les ailes frémissantes, comme si elle buvait les derniers effluves de cette charogne encore tiède. Dans la chambre, l'air n'était plus de l'oxygène ; c'était un linceul de plomb liquide, une masse poisseuse qui pesait sur les poumons de Savannah jusqu'à les faire siffler. Le thermomètre de porcelaine au mur avait cessé de compter les degrés. Il n'y avait plus de chiffres pour cette chaleur-là, seulement une agonie solaire qui faisait craqueler le vernis des meubles de merisier dans des petits bruits secs, pareils à des os qui se brisent.

Savannah était penchée sur le lit, ses doigts translucides crispés sur le drap jauni. Elle sentait la sueur couler entre ses omoplates, une goutte lente, glacée malgré la canicule, qui traçait un sillon de dégoût le long de sa colonne vertébrale. Son regard était ancré dans les yeux de sa mère — deux billes de verre délavé, noyées dans une cataracte laiteuse qui semblait refléter les profondeurs troubles du bayou.

— Maman, articula Savannah. Sa voix n'était qu'un grincement de porte rouillée. Dis-le. Avant que la terre ne se referme.

Beulah émit un son. Ce n'était pas une parole. C'était le bruit d'un sac de gravier que l'on traîne sur du ciment. Ses doigts, semblables à des serres d'oiseau mort, s'agitèrent mollement sur la soie de sa chemise de nuit. La mouche s'envola, décrivit un cercle nerveux dans l'air saturé d'ammoniac, et revint se poser sur la paupière fixe de la vieille femme.

Soudain, le râle changea de fréquence. Il devint plus aigu, plus urgent. Beulah se redressa dans un spasme, sa colonne vertébrale claquant contre le dossier du lit. Ses yeux s'agrandirent, révélant un réseau de capillaires éclatés qui transformaient son regard en une carte de rivières rouges. Elle agrippa le poignet de Savannah avec une force surnaturelle, une poigne de noyée.

— Pas de nom... siffla-t-elle dans un souffle qui sentait la vase et le vieux métal. Il n'avait... pas de nom. Il est sorti de la fange quand la nappe a séché... en 54. Il avait la peau grise comme le limon. Il... il a bu en moi, Savannah. Tu n'es pas une Blackwood. Tu es la soif de la terre.

Le secret s'échappa avec une bulle de salive sombre. Les yeux de Beulah se révolvèrent, ne laissant paraître que le blanc, une étendue déserte et stérile. Sa main retomba lourdement, mais Savannah ne sentit pas de soulagement. Elle sentit un vide abyssal s'ouvrir sous ses pieds, un vertige qui lui fit monter le goût du cuivre à la gorge. Elle n'était pas le fruit d'une lignée, même maudite. Elle était une excroissance de la boue, un tribut payé par une femme désespérée à un sol qui réclamait son dû.

Le silence qui suivit fut pire que le râle. C'était un silence épais, granuleux, interrompu seulement par le bourdonnement obsessionnel de la mouche.

Puis, un grincement de plancher derrière elle.

Savannah ne se retourna pas immédiatement. Elle sentit d'abord l'odeur : un mélange de sueur rance, de tabac à chiquer et de terre mouillée. Silas. Il était là, sur le seuil, une silhouette massive dont l'ombre s'étirait sur le tapis flétri comme une tache d'encre. Ses vêtements de coton étaient trempés, collant à ses muscles saillants, et son visage était un masque de fureur contenue, les traits déformés par un tic nerveux qui faisait tressauter sa joue gauche.

— Elle a parlé, dit Silas. Ce n'était pas une question.

Il fit un pas dans la pièce. Le sol gémit sous son poids. Dans sa main droite, il tenait un vieux sac de toile de jute, taché de quelque chose de sombre et de sec.

— Elle n'aurait pas dû, continua-t-il, sa voix vibrant d'une folie sourde. Certains secrets ne sont pas faits pour l'air libre, Savannah. Ils étouffent sous le soleil. Ils ont besoin de l'ombre des racines. Ils ont besoin de rester là où la vase est fraîche.

Savannah recula, ses talons s'enfonçant dans le tapis poussiéreux. Elle sentait la présence de la morte derrière elle, le cadavre de Beulah qui semblait déjà se liquéfier dans la chaleur.

— Silas, écoute...

— Non ! hurla-t-il soudain, sa voix brisant le dôme de chaleur. Tu ne partiras pas d'ici avec ça en toi. Tu es comme elle. Tu es comme ce sol qui craquelle. Tu as trop bu, Savannah. Il est temps de rendre l'eau.

Il se jeta sur elle avec une agilité de prédateur. Savannah tenta de l'esquiver, mais l'air était trop épais, ses mouvements étaient ralentis comme dans un cauchemar de mélasse. Il l'attrapa par les cheveux, lui renversant la tête en arrière avec une violence qui lui fit voir des éclats de lumière noire. Elle griffa ses avant-bras, sentant la peau moite se déchirer sous ses ongles, mais il ne lâcha pas prise.

Ils s'écroulèrent au sol dans un nuage de poussière étouffant qui sentait le vieux papier et la peau morte. Silas écrasa son genou sur la poitrine de Savannah, expulsant l'air de ses poumons dans un cri muet. Elle vit ses mains, larges et calleuses, s'approcher de son visage. Elles sentaient le limon et le sang.

— La vase a soif, Savannah, murmura-t-il, ses yeux fixés sur les siens avec une

intensité dévorante. Elle veut ses secrets. Elle veut son sang.

Il pressa ses pouces sur sa trachée. La douleur fut immédiate, une brûlure fulgurante qui irradija jusqu'à ses oreilles. Savannah se débattit, ses jambes frappant frénétiquement le plancher, créant un rythme saccadé qui résonnait dans toute la maison. \*Grat. Grat. Grat.\* Le bruit des planches qui souffrent, ou peut-être celui des choses qui attendent sous les lattes.

Elle voyait le visage de Silas au-dessus d'elle, ses pores dilatés exsudant une graisse luisante, ses dents jaunes serrées dans un rictus de dément. Elle essaya de hurler, mais seul un sifflement pitoyable s'échappa de ses lèvres bleuies. Sa vision commença à se rétrécir, les bords de la pièce devenant flous, mangés par une obscurité rampante.

Dans un dernier effort de survie, elle tâtonna sur le sol, ses doigts rencontrant le pied de la table de chevet. Elle renversa le vase de cristal qui s'y trouvait. Il n'y avait plus d'eau à l'intérieur, seulement des tiges de fleurs putréfiées et une boue noirâtre. Le verre vola en éclats. Savannah saisit un fragment, une lame de cristal tranchante comme un rasoir, et l'enfonça de toutes ses forces dans la cuisse de Silas.

Il rugit de douleur, sa prise se relâchant un instant. Savannah roula sur le côté, aspirant une bouffée d'air brûlant qui lui lacéra la gorge. Elle rampa vers la porte, ses mains laissant des traces de sang et de poussière sur le bois. Silas, la jambe ensanglantée, essayait de se relever, son visage déformé par une haine pure.

— Tu ne sortiras pas de L'Espérance ! cracha-t-il en trébuchant vers elle. La terre te connaît ! Elle t'attend !

Savannah atteignit le couloir, mais ses forces l'abandonnaient. Sa tête tournait, et le bruit de mastication qu'elle avait entendu plus tôt revenait, plus fort, plus profond. Ce n'était pas Silas. Ce n'était pas son propre cœur.

C'était la maison. C'était le domaine.

Elle s'effondra près de la porte de la Nurserie des Ombres, ses doigts griffant le plancher. Elle regarda ses propres mains. Sous la peau translucide, les veines bleues ne semblaient plus transporter du sang, mais une substance sombre et épaisse, qui palpitait au rythme de la terre.

La lumière jaune de la chambre commença à faiblir, non pas parce que le soleil se couchait, mais parce que les yeux de Savannah se remplissaient de sédiments. Elle vit Silas s'arrêter au-dessus d'elle, non plus pour la frapper, mais pour regarder, fasciné, la transformation. La chaleur n'était plus une ennemie ; elle était le catalyseur.

La dernière chose qu'elle perçut fut l'odeur de la pluie qui approchait enfin. Une pluie lourde, noire, qui viendrait laver les restes de ce qu'elle avait été pour les emmener plus bas, là où les racines des arbres morts attendent, la bouche ouverte.

Le silence reprit possession de la Nurserie des Ombres. Sur le tapis, il ne restait qu'une tache sombre et humide, une flaque de vase grise qui s'infiltrait lentement entre les lattes du plancher, rejoignant les ancêtres dans l'obscurité fraîche et silencieuse de la terre.

Beulah ferma les yeux, un soupir de contentement s'échappant de ses poumons de parchemin. La lignée était sauvée. La vase était repue.

# Chapitre 9

## Le Tribut de l'Espérance

L'air dans la Nurserie des Ombres n'était plus de l'oxygène, mais une soupe épaisse de poussière de gypse et de sueur rance, une mélasse invisible qui s'engluait dans les poumons de Savannah à chaque inspiration forcée. Elle était clouée au sol, le dos contre les lattes de chêne dont le vernis cloqué lui griffait les omoplates. Au-dessus d'elle, Silas oscillait, une masse de viande et de colère sourde, sa silhouette découpée par la lumière crue et malade qui filtrait à travers les persiennes déglinguées. On aurait dit un insecte épinglé sur un fond de soufre. Une goutte de sueur, lourde et huileuse, perla sur le front de son frère, glissa le long de son nez busqué et s'écrasa sur la joue de Savannah. Elle ne cilla pas. Elle sentait le sel brûler sa peau comme de l'acide.

Silas respirait avec un sifflement humide, un bruit de soufflet percé. Ses mains, larges et calleuses, se contractaient rythmiquement, les articulations blanchies par une tension qui ne trouvait plus d'exutoire. Dans ses yeux, Savannah ne voyait plus de fraternité, seulement cette faim atavique des Blackwood, une convoitise stérile qui cherchait à posséder ce qu'elle ne pouvait pas comprendre. Il fit un pas, et le plancher gémit. Ce n'était pas le cri du bois sec, mais un glaireux craquement de cartilage, comme si la maison elle-même s'assouplissait sous le poids de leur haine.

L'odeur monta alors, brutale. Ce n'était plus le parfum de la cire d'abeille ou du vieux linge, mais l'effluve ferreux d'une nappe phréatique qui remonte, chargée de limons millénaires et de choses décomposées que la terre aurait dû garder pour elle. Savannah sentit une vibration sous ses paumes. Pas un tremblement de terre, mais une suction. Quelque chose, tout en bas, sous les fondations de l'Espérance, venait d'ouvrir une bouche immense.

— Tu ne partiras pas, Savannah, murmura Silas. Sa voix était un râle de gravier remué. Tu es la sève. Maman l'a dit. On ne laisse pas la sève s'échapper de l'arbre.

Il se pencha, ses doigts s'approchant de son cou, et Savannah vit les cuticules de son frère, rongées jusqu'au sang, bordées d'un liseré de terre noire. Elle ne recula pas. Elle sentait le froid monter de l'interstice des planches, un froid de crypte qui contrastait violemment avec la fournaise de la pièce. Elle plongea ses doigts dans les fissures du bois, là où la poussière s'était transformée en une boue grise et malléable. Elle ne cherchait pas un appui, elle cherchait le contact.

— La terre a soif, Silas, articula-t-elle, ses lèvres craquant comme du parchemin. Elle n'a que faire de ma sève. Elle veut du muscle. Elle veut du poids.

Elle vit le tic nerveux qui agitait la paupière gauche de Silas s'intensifier. Il ricana, un son sec, mais son regard dévia vers le sol. Une tache sombre s'élargissait sous ses bottes de cuir fauve. Le tapis d'Aubusson, autrefois fleuri, s'imbibait d'un liquide visqueux, un gris d'étain qui semblait pulser au rythme d'un cœur souterrain. Silas essaya de lever le pied, mais le tapis ne le lâcha pas. Un bruit de succion — *\*slurp\** — emplissait la chambre, étouffant le bourdonnement des mouches à viande qui s'agglutinaient contre les vitres.

La panique, enfin. Elle la vit naître dans la dilatation brutale de ses pupilles. Silas lutta, ses muscles saillants sous sa chemise trempée, mais à chaque effort, il s'enfonçait davantage. Le bois ne se brisait pas, il se liquéfiait. Les lattes devenaient des rubans de vase, s'enroulant autour de ses chevilles avec une tendresse de l'horreur.

Savannah se redressa lentement, ses mouvements fluides, presque oniriques. Elle n'était plus la proie. Elle était le témoin, le prêtre de ce sacrifice improvisé. Elle s'approcha de lui, si près qu'elle pouvait sentir l'odeur de peur qui émanait de ses pores : une odeur de cuivre et d'urine. Silas tendit les bras vers elle, ses doigts griffant

l'air, cherchant un salut qu'elle n'avait aucune intention d'offrir.

— Aide-moi, Savvie... ça me tire... ça me tire vers le bas...

Le sol avait désormais la consistance d'un marécage en pleine ébullition. Les jambes de Silas avaient disparu jusqu'aux genoux. Il n'y avait pas de débris, pas d'éclats de bois, seulement cette matière grise, luisante, qui semblait dévorer la lumière.

Savannah posa ses mains sur les épaules de son frère. Elle ne le poussa pas vraiment ; elle se contenta de lui donner la direction du gouffre. Le contact de sa peau était brûlant, celle de Silas était déjà devenue froide, comme s'il se transformait en argile avant même d'être englouti.

Un craquement sourd résonna dans la pièce. Un os. La pression de la vase qui se refermait sur ses tibias venait de briser le péroné. Silas hurla, un cri aigu qui se brisa net lorsqu'une giclée de boue fétide jaillit d'une fissure pour lui emplir la bouche. Il s'étouffa, ses yeux révulsés ne montrant plus que le blanc, veiné de rouge.

Savannah regardait, fascinée par le détail : une mouche venait de se poser sur la pupille fixe de Silas, et il ne clignait plus. La vase remontait maintenant le long de son torse, épousant les formes de son corps avec une précision chirurgicale. On aurait dit que la terre le moulait, qu'elle l'absorbait pour en faire une statue de limon. Elle entendit le bruit de ses côtes qui cédaient, une à une, comme des brindilles sèches sous le sabot d'un cheval. \*Crac. Crac.\*

Elle se sentit soudainement légère, vidée de cette fièvre qui la consumait depuis son arrivée. La chaleur ne l'oppressait plus. Elle recula d'un pas, ses propres pieds glissant sur la surface redevenue ferme, tandis que le vortex de boue se concentrait uniquement sur le corps de Silas. Sa tête fut la dernière à disparaître. Ses cheveux blonds, souillés de gris, flottèrent un instant à la surface de la mélasse, comme des algues mortes, avant d'être aspirés dans un dernier soupir de gaz des marais.

Le silence qui suivit fut absolu, plus lourd encore que le vacarme des cris.

Savannah resta debout, les bras ballants, fixant l'endroit où son frère se tenait quelques secondes plus tôt. Il ne restait rien. Pas une bosse, pas une trace de lutte. Le plancher était intact, les lattes de chêne sèches et poussiéreuses, le tapis d'Aubusson recouvrant le vide avec une indifférence aristocratique. Seule l'odeur persistait : ce parfum de vase rassasiée, d'eau croupie et de victoire souterraine.

Elle porta ses mains à son visage. Elles étaient propres, d'une blancheur de porcelaine, mais sous ses ongles, elle devinait une fine ligne de sédiment gris. Un lien indéfectible. Elle tourna la tête vers le lit à baldaquin où Beulah reposait, immobile. La vieille femme ne l'observait pas avec ses yeux de verre, mais Savannah savait qu'elle avait tout vu, tout senti. Un léger courant d'air, le premier depuis des semaines, fit frémir les rideaux de dentelle jaunie.

Au dehors, le ciel s'était transformé. Le jaune de soufre avait laissé place à un violet d'ecchymose, profond et menaçant. Un grondement sourd, venu de très loin, fit vibrer les vitres. Ce n'était pas le tonnerre habituel ; c'était le rire de la terre qui s'apprête à boire.

Savannah s'approcha de la fenêtre et posa son front contre le verre brûlant. Elle vit les premiers cercles se former dans la poussière de l'allée. Des gouttes lourdes, chargées de suie, qui s'écrasaient comme des larmes noires sur le sol assoiffé. La vase avait eu son tribut. La plantation pouvait maintenant se laver de ses péchés, les enfouissant si profondément que même la mémoire n'oserait plus aller les chercher.

Elle ferma les yeux, écoutant le martèlement rythmique de l'averse qui s'intensifiait, noyant le gémissement des arbres morts et le souvenir de Silas. Elle était seule, enfin, dans la fraîcheur renaissante de L'Espérance, tandis que sous ses pieds, la terre digérait lentement le dernier des fils Blackwood.

# Chapitre 10

## L'Espérance Noyée

Le premier impact contre la vitre ne fut pas le cliquetis cristallin de l'eau, mais un bruit sourd, charnu, comme une gifle de viande froide contre le verre. Savannah ne cilla pas. Une traînée opaque, d'un brun presque noir, glissa lentement le long du carreau, laissant derrière elle un sillage de sédiments granuleux. Ce n'était pas une averse. C'était le ciel qui rendait gorge, recrachant la poussière des décennies passées sous forme d'une bouillie visqueuse et tiède.

L'odeur monta aussitôt, s'insinuant sous les plinthes, saturant l'air d'un parfum de marécage millénaire, de racines pourries et de cadavres d'insectes. Une humidité grasse se colla à la peau de Savannah, alourdissant sa robe en lin qui commença à coller à ses hanches comme une seconde peau malpropre. Dans le couloir, le bois de \*L'Espérance\* se mit à gémir, un son de larynx broyé. La maison ne craquait pas sous le vent ; elle s'affaissait, les fondations aspirées par une terre devenue soudainement liquide, une gueule béante et affamée.

Savannah se détourna de la fenêtre. Ses talons s'enfoncèrent avec un bruit de succion dans le tapis d'Orient, dont les motifs de fleurs fanées semblaient se gorger de la noirceur qui suintait du plancher. Elle se dirigea vers la chambre de Beulah. Chaque pas demandait un effort, comme si l'air lui-même était devenu du goudron.

Dans la pénombre de la chambre, l'agonisante n'était plus qu'une ombre anguleuse sous un drap jauni. Le tic-tac de la pendule s'était arrêté, étouffé par le martèlement mou de la boue sur le toit. Beulah Blackwood avait les yeux grands ouverts, deux orbes fixes qui reflétaient la déliquescence du plafond. Une mouche charbonneuse, alourdie par l'humidité, marchait lentement sur le bord de sa lèvre inférieure, mais la

vieille femme ne bronchait pas. Ses doigts, semblables à des serres de rapace recouvertes de parchemin, griffaient nerveusement le satin du dessus-de-lit.

— Mère, murmura Savannah. Sa propre voix lui parut étrangère, un froissement de papier de verre.

Le sifflement dans la gorge de Beulah s'intensifia. Ce n'était plus une respiration, c'était le bruit d'un siphon qui s'obstrue. Savannah s'approcha, ses narines brûlées par l'odeur d'ammoniaque et de terreau qui émanait du corps mourant. Elle se pencha, ses cheveux blonds effleurant le visage de cire de la matriarche. Une goutte de boue noire, tombée d'une fissure du plafond, s'écrasa sur le front de Beulah et s'étala en une étoile sombre.

— Dis-le-moi, ordonna Savannah. Sa main, parcourue de veines bleutées et tremblantes, serra le poignet décharné de sa mère. La peau se plissa sous la pression, restant marquée par les empreintes blanches de ses doigts. Qui m'a plantée en toi, Beulah ? Quelle charogne a laissé son nom dans cette vase ?

Un craquement sinistre retentit sous leurs pieds. La plantation s'inclina de quelques degrés. Dans le couloir, un grand miroir à cadre doré se décrocha et vola en éclats, le son du verre brisé étant immédiatement étouffé par le borborygme montant. L'eau noire commençait à franchir le seuil de la chambre, une nappe huileuse qui transportait des débris : des morceaux de tapisserie, des insectes noyés, et ces petites choses blanches que Savannah reconnut avec une horreur glacée. Des dents. Des dents de lait, déterrées par la crue, qui flottaient comme des perles obscènes à la surface du limon.

Beulah tourna lentement la tête. Un mouvement mécanique, douloureux. Ses lèvres sèches s'entrouvrirent, révélant une langue noirecie par la déshydratation. Elle attrapa le col de la robe de Savannah avec une force de noyée. L'odeur de la vieille femme était maintenant celle d'une tombe fraîchement ouverte.

— Le sol... bégaya Beulah dans un souffle fétide. Le sol ne rend que ce qu'il a déjà mangé, Savannah.

Elle approcha sa bouche de l'oreille de sa fille. Le nom qu'elle prononça ne fut pas un nom d'homme, mais un aveu de sang et de terre, un nom qui faisait écho aux portraits qui pourrissaient dans la galerie, aux visages identiques qui se succédaient depuis deux siècles dans cette enclave de péché. Savannah resta figée, le visage livide. Le secret n'était pas une révélation, c'était une condamnation. Elle était le fruit d'une boucle fermée, une excroissance de la plantation elle-même, née de la fange et de l'oubli.

Beulah lâcha prise. Ses yeux se révoltèrent, ne laissant paraître que le blanc laiteux, alors que le dernier râle s'échappait de ses poumons pour être remplacé par le glouglou de la boue qui commençait à envahir son lit.

Savannah se redressa. Elle ne pleurait pas. Ses yeux étaient secs, brûlants de la froideur des Blackwood. Elle ne regarda pas le corps de sa mère s'enfoncer lentement dans le matelas gorgé d'eau noire. Elle ramassa son sac, dont le cuir craquelait déjà sous l'humidité, et sortit de la chambre.

L'escalier n'était plus qu'un toboggan de limon. Elle descendit les marches une à une, l'eau lui arrivant déjà à mi-mollet. La substance était chaude, presque organique, comme si elle marchait dans les entrailles d'une bête immense. À chaque pas, elle sentait des objets heurter ses chevilles : l'argenterie de famille, des cadres de photos, les os de ceux que la terre avait réclamés bien avant ce soir.

Lorsqu'elle atteignit le vestibule, la double porte en chêne céda sous la pression extérieure. Une vague de boue noire s'engouffra dans la maison, renversant le guéridon en acajou et noyant les derniers vestiges de \*L'Espérance\*. Savannah lutta contre le courant, ses doigts s'accrochant à la rampe de fer forgé pour ne pas être emportée vers le fond de la cave, là où le vortex était le plus puissant.

Elle parvint sur le perron. Le paysage avait disparu. Il n'y avait plus de bayou, plus d'allée de chênes, plus de jardin. Il n'y avait qu'une étendue infinie de vase mouvante sous un ciel de bitume. La pluie de boue continuait de tomber, transformant le monde en une toile abstraite et sale.

Elle s'avança dans la mélasse, l'effort lui arrachant des sanglots sourds qu'elle étouffait aussitôt. Derrière elle, un bruit de succion titanesque déchira l'air. Elle se retourna. La plantation, cette carcasse de bois blanc et de colonnes orgueilleuses, s'enfonçait d'un bloc. Le toit s'effondra dans un nuage de poussière humide, et les murs semblèrent se liquéfier, retournant à l'état de limon dont ils étaient issus. En quelques secondes, il ne resta plus qu'un remous bouillonnant à l'endroit où les Blackwood avaient régné.

Savannah cracha un filet de boue qui lui avait souillé les lèvres. Elle portait désormais le nom de son géniteur comme une cicatrice invisible, un fardeau plus lourd que la plantation elle-même. Elle ne chercha pas à s'essuyer. Elle continua de marcher, ses pieds s'enfonçant profondément dans la terre poreuse qui, enfin désaltérée, commençait à se refermer sur ses traces. La vase avait eu son tribut de sang, mais elle lui laissait la vie, une vie de paria, errant dans un monde qui ne connaîtrait jamais l'étendue de la souillure enterrée sous les eaux noires de la Louisiane.

Elle disparut dans le rideau d'ombre et de limon, seule survivante d'un naufrage terrestre, alors que le silence revenait, pesant et définitif, sur le domaine de \*L'Espérance\*.

**FIN**

*Merci d'avoir lu "Quand la vase aura soif"*

Une œuvre écrite par Raven

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)